Franz Schubert: Le Voyage d'Hiver textes de Wilhem Müller

Bonne nuit

Étranger je suis venu, étranger je repars.
Le mois de mai m'accueillait
avec toutes ses fleurs.

La jeune fille parlait d'amour,
sa mère même déjà de mariage.

À présent la nature est si grisâtre,
le sentier recouvert de neige.
J'ai dû m'en aller
sans en vouloir le moment,

Et chercher seul mon chemin
dans cette obscurité.

Un rayon de lune
pour seul compagnon,

et sur les pâturages blafards
je cherche la trace du gibier sauvage.
Pourquoi attendre encore jusqu'à ce que l'on me chasse?
Laissez les chiens fous hurler
devant la maison de leur maître;
L'amour aime l'errance -
Ainsi Dieu l'a fait -
de l'un à l'autre.

Douce bien-aimée, bonne nuit!
Je ne veux pas déranger tes rêves,
ce serait si dommage pour ton repos.

Tu ne dois pas entendre sonner mon pas,

Doucement doucement je ferme la porte!

Et j'écris en m'en allant: Bonne nuit,

Afin que tu puisses voir
que j'ai pensé à toi.

La girouette

Le vent joue avec la girouette
sur la petite maison de mon bel amour,

Et dans ma folie je pensais déjà:

Elle veut chasser le fugitif en sifflant.
Il aurait dû remarquer plus tôt
l'enseigne fichée sur cette maison,
il n'y aurait jamais cherché alors dans cette maison
l'image d'une femme fidèle.

Le vent joue dedans de mon coeur,
Comme sur ce toit, mais sans bruit.
Pourquoi me demander quelle est ma douleur.

Votre fille n'est-elle pas une riche mariée?

Larmes glacées

Des gouttes glacées coulent
de mes joues:

Ainsi donc
j'aurais tant pleuré?
Oui, des larmes, mes larmes,
êtes-vous donc si tièdes

Que vous vous figiez comme glace telle la froide rosée du matin?
Et vous jaillissez de la source de ma poitrine

si ardemment brûlantes comme pour faire fondre toute
la glace de l'hiver!

Le saisissement

Vainement je cherche dans la neige
une trace de ses pas, là où elle se promenait par la verte campagne.
naguère à mon bras.
Je veux couvrir le sol de mes baisers,
et par mes larmes brûlantes transpercer la neige et de la glace

Jusqu'à ce que je voie la terre.
Où trouverai-je une fleur?
Où trouverai-je l'herbe verte?
Les fleurs sont mortes,
le gazon semble si blême.
N'emporterai-je donc avec moi
aucun souvenir d'ici?

Quand ma douleur se taira,
qui me parlera d'elle?
Mon cœur est comme mort,

et au-dedans s‘y fige son image,

Et si un jour mon coeur fondait,
son image s'en irait couler au loin.

Le tilleul

Près de la fontaine, devant le porche
il y a un tilleul;

Dans son ombre j'ai rêvé tant de rêves heureux.
J'ai gravé dans son écorce
tant de mots d'amour.

Dans la joie et dans la peine
je revenais toujours vers lui.
Aujourd’hui encore j’ai dû errer devant dans la nuit profonde,

Et pourtant dans l'obscurité
j'ai fermé les yeux.
Ses branches bruissaient
comme pour m’appeler:
Viens vers moi, compagnon,
ici tu trouveras le repos!
Les vents glacés soufflaient
de plein fouet dans mon visage,

mon chapeau s'envola,
Mais je ne me retournai pas.
maintenant je suis
à tant d’heures éloignées de ce lieu,

Mais toujours j'entends murmurer:
Tu aurais trouvé le repos là-bas!

Dégel

Mainte larme de mes yeux
est tombée dans la neige,

Et ses flocons glacés boivent
assoiffés la brûlante douleur.
Quand les herbes veulent à nouveau pousser,
souffle un vent tiède

Et la glace se brise,
Et la tendre neige fond.
Neige, tu connais mes désirs,
Dis-moi, où vas ton cours?

Suis donc mes larmes
Et bientôt le ruisseau t'accueillera.
Avec lui tu traverseras la ville,
d'ici de là par les rues joyeuses.

Quand tu sentiras mes larmes brûler,
tu seras devant la maison de ma bien-aimée.

Sur le fleuve

Toi qui coulais naguère si joyeux,
toi fleuve clair et sauvage,
comme te voilà bien silencieux, sans donner le moindre signe d'adieu.
D'une écorce dure et figée dans le froid,
tu t'es recouvert,
et tu reposes froid et immobile
étendu sur le sable.
D'une pierre acérée
j'ai gravé sur ton manteau
le nom de ma bien-aimée
ainsi que l'heure le jour:
Le jour de la première rencontre,
le jour de mon départ.
Autour
du nom et des dates
s'enroule un anneau brisé.
Mon coeur, dans ce ruisseau
reconnais-tu enfin ton image?

Sous sa dure écorce,
s'enfle-t-il aussi violent?

Regard en arrière

Mes pieds me brûlent,
et je marche pourtant sur neige et glace,
Mais je ne voudrais pas reprendre haleine
avant que les tours n'aient point disparu.
Je me suis heurté à chaque pierre,
tant étaient grande ma hâte de quitter la ville.

De chaque toit les corneilles faisaient pleuvoir
des pierres et des grêlons sur mon chapeau.
Combien différent fut ton accueil,
ville de l'inconstance!

A tes blafardes fenêtres rivalisaient
l'alouette et le rossignol.
Les ronds tilleuls étaient en fleurs,

Les claires sources ruisselaient joyeuses,
Hélas, deux yeux de jeune fille brillaient
et c'en était fait de toi, compagnon!
Et quand ce jour me revient à ma mémoire,
je voudrais me retourner encore une fois,
Je voudrais encore revenir chancelant, me tenir en silence devant sa maison.

Feu follet

Dans une profonde gorge
un feu follet m'a attiré;
Peu me soucie d'en trouver la sortie
Je suis accoutumé à l'errance,
chaque chemin mène au but.

Nos joies et nos peines,
Tout n'est que jeu de feu follet.
Par le lit à sec du torrent,
je descends tranquille jusqu'en bas
Chaque fleuve atteindra la mer,
chaque douleur sa tombe.

Repos

Maintenant seulement je ressens combien je suis las,
lorsque je me suis étendu pour me reposer.
Le voyage me maintenait alerte
sur le chemin inhospitalier.
Mes pieds ne demandaient pas le repos,
Il faisait trop froid pour rester debout;

Mon dos ne sentait pas la fatigue, la tempête me poussait devant elle.
Dans l'humble cabane d'un charbonnier
j'ai trouvé un abri,
mais mes membres ne trouvent aucun repos,
tant leurs blessures sont vives.
Et toi aussi mon cœur, si sauvage et si fort, dans la lutte et la tempête,
tu sens enfin dans l'accalmie,
ton serpent se dresser avec son aiguillon brûlant!

Rêve de printemps

J'ai rêvé de fleurs multicolores,
de celles qui fleurissent en mai,

J'ai rêvé de vertes prairies,
et du chant joyeux des oiseaux.
Et quand les coqs chantèrent,

mes yeux se sont ouverts,
il faisait froid et sombre,

Les corbeaux croassaient sur le toit.
Mais là, sur les vitres,
qui donc a peint ces feuillages?

Vous pouvez bien vous moquez du dormeur
qui voyait des fleurs en hiver!

Je rêvais d'amour pour l'amour,
d'une belle jeune fille,
de caresses et de baisers,
de plaisirs et de bonheur.
Et quand les coqs chantèrent,
mon cœur s'est réveillé,

Maintenant je suis là seul assis et songe encore à mon rêve.
Je ferme à nouveau les yeux,
et mon coeur bat toujours aussi brûlant.

Quand verdiront les feuilles à la fenêtre?
Quand tiendrai-je mon amour dans mes bras?

Solitude

Tel un sombre nuage
qui s'enfuit dans le ciel serein quand, dans la cime des sapins, souffle la brise légère.
Ainsi je vais mon chemin,
traversant d'un pas pesant la vie claire et joyeuse, seul et personne pour me saluer.
Ah, que l'air est calme,
Ah, que le monde est beau !
Tandis que grondaient les tempêtes,
je n'étais pas si malheureux.

La poste

De la route sonne le cor du postillon.
Qu'a-t-il à bondir ainsi,
mon coeur?
La poste n'apporte aucune lettre pour toi,
Qu'as-tu donc à t'affoler si étrangement,
mon coeur?
Mais oui, la poste vient de la ville,
où j'avais naguère ma bien-aimée,
mon cœur!
Tu veux-tu peut-être aller à la ville,
et demander là-bas de ses nouvelles,

mon coeur?

Tète de vieillard

Le givre a jeté un reflet blanc
sur mes cheveux;

J'ai cru que j'étais déjà un vieillard
et je m'en suis réjoui.
Mais il a vite fondu,
mes cheveux sont noirs à nouveau,

J'en viens à haïr ma jeunesse,
quel long chemin jusqu'à la tombe!
Entre le crépuscule et l'aube,
mainte tête a vieilli.

Qui le croira? et la mienne non
pendant tout ce long voyage!

La corneille

Une corneille m'avait suivi
hors de la ville
et jusqu'à maintenant, sans cesse,
elle a volé au-dessus de ma tète.
Corneille, étrange animal,
ne veux-tu pas me laisser?

Crois-tu donc te saisir de mon corps comme d'une proie?
Allons! cela n'ira plus bien loin
avec mon bâton de voyageur.

Corneille, montre-moi enfin
ce qu'est la fidélité jusqu'au tombeau!

Dernière espérance

Çà et là aux arbres
on peut voir encore des feuilles multicolores,

Et je reste devant les arbres, plongé souvent dans mes pensées.
Je regarde une seule feuille
et j'y attache mon espérance.
Si le vent joue avec ma feuille,
je tremble tout que je peux trembler.
Hélas, et si ma feuille tombe par terre, mon espérance tombe avec elle,

Et avec elle je tombe à mon tour

et pleure sur la tombe de mon espérance.

Au village

Les chiens aboient, les chaînes cliquettent.

Les gens dorment dans leur lit,
beaucoup rêvent de choses qu'ils n'ont pas

Et trouvent du plaisir dans le bien et dans le mal.
Mais au matin, tout se dissipe,

-Qu'importe, ils ont joui de leur part
et espèrent retrouver ce qu'ils ont laissé à nouveau sur leur oreiller.
Aboyez sur moi encore, chiens à l'affût!
Ne me laissez pas dormir à l'heure du repos,

J'en ai fini avec tous les rêves,
Pourquoi donc m'attarder parmi les dormeurs?

Matin de tempête

Comme la tempête a déchiré le manteau gris du ciel
Des lambeaux de nuages
flottent alentour en un blême combat.
Et des flammes rouges s'échappent d'entre eux.

Voilà ce que j'appelle
un matin comme je les aime!
Mon coeur voit dans le ciel sa propre image

Ce n'est rien que l'hiver,
l'hiver froid et sauvage.

Illusion

Une lumière danse gaiement devant moi.
Je la suis dans tous les sens,
je la suis volontiers et je vois pourtant
qu'elle égare le voyageur errant.

Hélas, celui qui est comme moi malheureux
se livre volontiers à cette tromperie multicolore, qui, par delà le froid, la nuit, l'horreur,
lui promet une maison chaude et claire,
Et une âme accueillante.

Mais l'illusion est tout ce que j'y gagne!

Le poteau indicateur

Pourquoi éviter les chemins
que prennent les autres voyageurs?

Pourquoi chercher un sentier caché sur ces falaises enneigées?
Je n'ai pourtant rien commis pour fuir les autres humains.
Quel désir insensé
me pousse dans ces lieux déserts?
Il y a des poteaux sur les routes
qui indiquent la direction de la ville,
Et je marche sans répit, sans repos je cherche le repos.
Je vois un poteau indicateur se dresser,
impassible sous mon regard.

Je dois prendre une route
dont nul encore n'est revenu.

L'auberge

Mon chemin m'a conduit
vers un cimetière.
c'est ici que je veux demeurer me suis-je dit.
O vous vertes couronnes mortuaires,
Vous êtes bien les enseignes
qui invitent dans la fraîche auberge
le voyageur fourbu à entrer.
Dans cette maison les chambres
sont-elles donc toutes occupées?

Je suis las à m'effondrer,
blessé à mort.
Auberge sans pitié,
tu me repousses pourtant?
Encore et encore il me faut aller, o mon fidèle bâton de voyageur!

Courage

Si la neige me vole dans les yeux, je la secoue pour la faire tomber,

Quand mon coeur parle dans ma poitrine,
je chante un chant clair et gaiement.

Je n'écoute pas ce qu'il me dit je fais la sourde oreille,

Je refuse de ressentir sa plainte,
les plaintes sont pour les fous.

Joyeux, dans la vie je vais
contre vent et tempête.

S’il n’y a pas de dieu sur cette terre
soyons nous-mêmes des dieux!

Les soleils parallèles

J'ai vu trois soleils se tenir dans le ciel,

Je les ai longuement contemplés,
et eux se tenaient là fixement,

Comme s'ils ne voulaient pas me quitter.

Ah! vous n'êtes pas mes soleils ! Regardez donc les autres en face !
Oui, il y a peu, j'en avais trois, moi aussi,
mais les deux plus beaux sont tombés
Puisse donc le troisième tomber aussi!

Dans l'obscurité je me sentirai mieux.

Le joueur de vielle

Là-bas, derrière le village,
il y a un joueur de vielle
Et de ses doigts gourds il joue ce qu'il peut.
Pieds nus sur la glace,
il va chancelant ça et là

Et sa petite sébile reste
toujours vide.
Nul ne daigne l'entendre,
Nul ne le regarde
Et les chiens grondent
après le vieil homme.
Mais il laisse tout filer,

adviennent que pourra,
il joue, et sa vielle
jamais ne se tait.
Etrange vieillard, dois-je aller avec toi?
Voudrais-tu faire tourner ta vielle pour mes chants ?

Adaptation Gil Pressnitzer